Document généré le 5 juil. 2025 20:31

Voix plurielles
Revue de l'Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

Champeau, Nicole V. Niagara… la voie qui y mène

Catherine Parayre

Volume 19, numéro 3, 2022

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1096426ar
DOI : https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4122

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des professeur.e.s de français des universités et collèges canadiens (APFUCC)

ISSN

1925-0614 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Parayre, C. (2022). Compte rendu de [Champeau, Nicole V. Niagara… la voie qui y mène]. *Voix plurielles*, *19*(3), 746–748. https://doi.org/10.26522/vp.v19i2.4122

© Catherine Parayre, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Champeau, Nicole V. *Niagara… la voie qui y mène*. Ottawa : David, 2020. 439 p.

Après *Pointe maligne, l'infiniment oubliée* (2009), qui reçut le Prix du Gouverneur General en Etudes et Essais, Nicole V. Champeau continue son voyage le long des rivières ontariennes à la recherche de leur passé francophone. *Pointe maligne* s'intéressait aux rapides de Long Sault dans les environs de Cornwall, ainsi qu'à leur disparition suite à la régulation du fleuve Saint-Laurent. *Niagara… la voie qui y mène* est l'aboutissement d'un voyage qui suit la voie maritime du Saint-Laurent jusqu'à un autre sault légendaire, les chutes du Niagara et ses alentours. Le récit de Champeau, comme à son habitude, est un régal mêlé de souvenirs personnels, d'érudition historique et de poésie née de toponymes amérindiens et francophones aujourd'hui disparus. Cet essai-création est aussi le récit d'un deuil, celui d'une auteure qui a été témoin de la mise en eau du barrage Moses-Saunders en 1958 à Cornwall, qui a causé le déplacement de milliers d'habitants, l'engloutissement des villages et des lieux d'enfance, et la transformation des rapides de Long Sault en une étendue lisse. La cataracte du Niagara, dans cette perspective, est une survivante. Champeau est particulièrement sensible à son aménagement, qui a, en partie, préservé l'environnement. Niagara apparait certes comme un milieu façonné par d'importantes interventions humaines propres à décevoir les visiteurs rêvant de découvrir un site sauvage tel qu'il a été décrit ou représenté au début de l'ère coloniale, à l'arrivée des Français, et, pourtant, il conserve une magie évocatrice d'un paysage antérieur, avant la colonisation.

C'est à la vue d'une aquatinte montrant les chutes du Niagara dans une galerie d'Ottawa que l'auteure décide de se rendre dans des archives de la ville à la recherche de documents (qu'il s'agisse d'écrits, de gravures ou de cartes géographiques) fournis par les explorateurs français d'une région aujourd'hui majoritairement anglophone. Dans son ouvrage, le Niagara est synonyme de voyage, à travers les forêts et le long d'eaux turbulentes, pour les premiers Français qui s'aventurent dans des contrées nouvelles à leurs yeux, plus tard par la route – y compris les routes englouties lors de l'aménagement des cours d'eau – lorsque la narratrice retrouve sa famille pour des rencontres conviviales.

Le chemin tracé est tout aussi important que le lieu atteint ; il se forme aux aléas du climat et de l'époque, et chaque fois qu'il mène au Niagara, il apporte avec lui son lot de projets et de matériaux qui transforment peu à peu l'environnement, confortent longtemps l'emprise des Français et construisent une colonie selon les souhaits d'un monarque éloigné et aux dépens des Premières Nations. A ce propos, Champeau cite volontiers les efforts des Français, qui arrivent à intervalles de plus en plus fréquents, à entretenir des relations apaisées avec les habitants. Elle relève ainsi l'adoption de quelques envahisseurs au sein de groupes autochtones. Mais elle relaie tout aussi fréquemment la méfiance des Iroquois envers les nouveaux venus et les confrontations et escarmouches qui les opposent. L'histoire tracée est douloureuse, dangereuse.

L'auteure l'orne de nuages de termes désignant des lieux, le plus souvent le Niagara dans toutes ses acceptions, et s'émerveille des orthographes versatiles de cette région bouleversée par l'arrivée des Européens. Elle égrène les noms de ces hommes qui menèrent des expéditions et cartographièrent des terres qui leur étaient inconnues. Elle note que le premier Français à mentionner le Niagara n'a pas vu les chutes, mais les a entendues qui grondaient. Elle raconte les incursions de Cavelier de La Salle, y compris l'aventure du Griffon qui fit naufrage, et celles de son opposant Joseph-Antoine Le Febvre de La Barre, de même qu'au dix-huitième siècle, les activités de Pierre Pouchot de Maupas. L'ouvrage comprend de nombreux extraits de textes rédigés par les colons et voyageurs français, depuis René de Bréhant de Galinée et Louis Hennepin jusqu'à Michel Guillaume Jean de Crèvecœur et Alexis de Tocqueville.

Niagara… la voie qui y mène donne une histoire francophone de la colonisation de l'Ontario et livre le regard étonné, curieux et, le plus souvent, aventureux de militaires, nobles et religieux qui découvrent, évaluent et décrivent les paysages qu'ils pénètrent, et rencontrent des populations autochtones dont ils cherchent le contact sans jamais pouvoir établir une compréhension mutuelle. L'ouvrage porte sur la perception de l'environnement géographique et humain, du point de vue d'hommes qui, ne doutant pas de leur entreprise marchande ou confessionnelle, entendaient créer des points d'attache et des réseaux de communication dans un immense territoire. Les voies fluviales et les Grands Lacs appartiennent à ce dessein. Champeau y retrouve la présence française, tout

en se livrant à un travail de transcription des lieux et de leurs noms avant que l'anglais ne s'impose.

Catherine Parayre